

ECLIPSE

Revue de presse

Le premier spectacle que nous avons vu, Éclipse, de Léo Rousselet, confirme qu'aux artistes bien inspirés la valeur n'attend certes pas le nombre des années. Formé au Lido à Toulouse, il propose ici un spectacle de jonglerie très travaillé à l'écriture et à la mise en scène, qui louvoie parfois jusqu'aux terres de la prestidigitation et du théâtre d'objets. Seul en scène, il jongle avec une ou plusieurs balles blanches, avec une grande fluidité. Mais là n'est pas l'essentiel de la proposition, qui ne tient pas à tant à une virtuosité spectaculaire qu'à la perception de la balle, puisque le dispositif de scène place Léo Rousselet sous une lumière unique qui s'éteint (ou qu'il éteint) pour créer des alternances noir/lumière. Ce choix permet de travailler sur le rythme, selon que la jongle et l'éclairage sont synchrones ou décalés, ainsi que sur la possibilité pour l'œil du spectateur de suivre la balle, ou pas. Suspension, disparition, autonomisation de la balle s'ensuivent, dans une proposition qui pour être courte n'en est pas moins impeccablement écrite. Le personnage maniaque, maladroit, rêveur, pris dans les accidents d'un univers dont les règles semblent devenir de plus en plus folles, est clairement délectable. Un artiste sans nul doute promis à un bel avenir

Mathieu Dochtermann, *Toute la culture*, 24 septembre 2020

Une heure plus tard, après quelques verres dehors, c'est l'immersion dans une toute autre ambiance avec Éclipse du et par le jongleur Léo Rousselet. Sur scène, une lampe, quelques balles blanches, un chandelier, des allumettes, une enceinte qui diffuse un tango rétro. Le beau jeune homme, faussement hésitant, joue avec l'ombre, la lumière et les balles, créant des ruptures de rythme, des accidents imprévus. Les accessoires se révoltent, les éléments (-e feu de ses allumettes, le vent de ses mouvements- et l'eau aussi. Tout lui échappe toujours un peu. Les rires fusent. Soudain, alors qu'il jongle, une fuite d'eau. Que faire d'elle sinon la boire ? Entre Mr Bean et Buster Keaton, Léo Rousselet signe une performance pleine de grâce, qui allie sans prétention magie et gaité, à juste titre très applaudie.

Marjorie Bertin, *Transfuge*, 19 septembre 2020

Éclipse, spectacle solo de Léo Rousselet, a bel et bien sa place dans le festival des Scènes Ouvertes à l'Insolite dédié aux artistes émergents, aux surprises jubilatoires et aux pépites à suivre — belle programmation assurée par Le Théâtre des arts de la marionnette (Mouffetard), en complicité avec le Théâtre aux Mains Nues. Non content de faire décrire les courbes parfaites habituelles aux balles de jonglage et autres objets, Léo Rousselet manipule aussi l'immatériel : grâce au jeu avec le noir et la lumière, il jongle littéralement avec le regard du spectateur, nous faisant dérapier sans arrêt. Artiste complet, jongleur, clown, magicien, musicien et dramaturge, il s'empare des 25 minutes du spectacle pour les soustraire au temps, les éclipser ou les démultiplier, nous emportant dans un univers incongru, entre hyperréalisme et fantastique, aussi minimal qu'envoûtant. C'est ciselé, tranchant, drôle, intrigant, et extrêmement bien tenu d'un bout à l'autre.

Entrée en scène d'un grand jeune homme dégingandé, timide et s'ajustant sans cesse, il s'installe. Chaise de bistrot, petite enceinte, lampe suspendue, ficelle de l'interrupteur vintage, verre d'eau, bougie, l'image est absolument minimale, en noir et blanc, une seule source de lumière... et elle restera quasiment fixe ! Tout cela est un jeu de variations et de contrepoints millimétrés d'une scène en construction permanente, toujours interrompue et toujours renaissante, d'une musicalité virtuose. L'art mais aussi l'émotion de la répétition, une atmosphère un rien beckettienne, un monde en huis clos se complexifiant jusqu'à l'absurde voire la nausée, tournant implacablement telle une bobine de film dans son lecteur. Cette scène sans fin tourne, s'inverse, retourne encore, éclatant les arrêtes logiques de la causalité tout en les avivant à la fois. La flamme de la bougie, l'eau, la lumière, tout entre dans un rythme autonome où il suffit de se glisser pour participer de l'harmonie, rester suspendu au lieu de tomber. La magie et la prestidigitation apparaissent comme le prolongement naturel du jonglage car qu'est-ce que le jonglage sinon un jeu d'illusion, de rythmes et de vitesses relatives ? De là au principe de la lanterne magique il n'y a qu'un pas. Pour notre plus grand plaisir, Léo crée des scènes oniriques à partir d'images flashées entrecoupées de noir où il bouge plus vite que son ombre. Les moyens techniques restent toujours éléments de jeu, simples et clairs, nous restons dans la sobriété et le dénuement, un dénuement de clown. Et Léo s'embarque là dedans non sans talent, flirtant avec le cinéma muet, ses rythmes, sa complicité avec le public, des rires fusent. Son personnage, qui tire de plus en plus vers les mimiques corporelles d'un Charlot, est juste quoique peut-être trop systématique. On retrouve la vraie fausse naïveté, la timidité, le génie méconnu, le clochard brillant qui fait feu de tout bois et pour qui la moindre allumette est la clé du bonheur. Il ne manquait plus que quelque petit ingrédient plus intime ou plus nuancé, moins mécanique, pour atteindre le septième ciel à la frontière de tous les arts.